

## *CHAPITRE PREMIER*

# DE L'OURAL A L'OCÉAN PACIFIQUE

**C'**EST à l'improviste et malgré moi que j'ai fait la connaissance de la Sibérie.

Citoyen Ciliga, vous partez immédiatement pour Irkoutsk. Si vous refusez de le faire de bon gré, les instructions de la Guépéou n'en seront pas moins exécutées.

Sur ces mots du directeur de la prison, quatre tchékistes firent irruption dans ma cellule. Affamé, et à moitié déshabillé, j'étais couché dans un coin ; il était cinq heures du matin. En silence et avec une froide politesse, les agents de la Guépéou s'emparèrent aussitôt de mes affaires pour les porter dans une voiture qui attendait devant la porte de la prison. Je me levai, m'habillai, et, sans mot dire également je pris quelques petits objets parmi lesquels une petite boîte qui contenait une lame de rasoir cachée au milieu de grains d'orge grillés. A tout hasard...

Cinq minutes plus tard, les sbires de la Guépéou et moi nous roulions vers la gare de Tchéliabinsk. La ville se trouve sur le versant oriental de l'Oural, pas très loin de la borne qui marque la frontière entre l'Europe et l'Asie. Les horloges de la gare marquaient l'heure de Moscou, celle qu'on emploie tout le long du réseau ferroviaire de l' U. R. S. S. Il était 3 heures 10 minutes.

Les deux heures de différence avec l'heure locale me rappelèrent à quel point j'étais loin de Moscou. A Irkoutsk, la distance serait plus grande encore : 5.339 kilomètres, cinq heures de différence avec Moscou. Combien de milliers de kilomètres me séparaient de tout ce qui m'était cher, de l'Europe, de la Yougoslavie, de mon village natal d'Istrie sur les rives azurées de l'Adriatique !

Mon destin était donc scellé : la grève de la faim, la menace de suicide, au lieu de me faire obtenir la libération et le retour en Europe, ne m'apportaient que l'exil en Sibérie.

Que faire ? Accepter le destin et se taire, ou considérer que ce n'était que la première étape de la lutte ? Interrompre la grève de la faim pour reprendre contact, du fond de la Sibérie, avec les amis restés en Europe et agir par leur intermédiaire ? Ou... se servir immédiatement de la lame de rasoir ?

En quelques minutes, il fallait résoudre bien des problèmes.

Après trois ans d'emprisonnement, trois années d'isolement sévère de la société et de la vie, j'allais retrouver le contact avec les hommes et la nature. L'aube se levant à l'Orient me souriait avec simplicité. A quoi bon hésiter ? Pourquoi refuser l'occasion d'observer la Russie après la rude et grandiose transformation qu'elle venait de subir ? Voir de ses propres yeux les résultats de ce Plan Quinquennal dont les prémices m'avaient tant ému trois ou quatre ans auparavant ? Il n'y avait qu'à s'enfoncer une fois encore dans ce pays mystérieux, enfant héroïque et cruel de l'humanité contemporaine, et ne penser que plus tard à la sortie ou à la mort !

Je décidai de cesser le jeûne et me mis à contempler avidement tout ce qui m'entourait. En un jour, j'oubliai des semaines de jeûne volontaire et des années de prison. En route pour la Sibérie !

Le train était plus que bondé. La foule se pressait à la gare. Les gens étaient blêmes, émaciés, mal vêtus. Pas un seul visage haut en couleurs ou joyeux.

De Tchéliabinsk, nous roulâmes vers l'est à travers les plaines infinies de la Sibérie occidentale. Il y avait quatre jours de train jusqu'à Irkoutsk. L'été battait son plein : c'était le

20 juillet. Dans les champs, des gerbes, d'énormes meules de blé, des moissonneuses, des râteleuses ; une autre partie du trajet montrait des bois, en succession presque ininterrompue. La Sibérie venait à ma rencontre sous son aspect le plus engageant. Pendant la canicule, la nature évoquait les paysages de l'Europe centrale. L'immensité des champs et de la steppe ne semblait attendre que les machines pour devenir une nouvelle Amérique. A cet instant, j'étais enclin à considérer avec optimisme les résultats du Plan Quinquennal.

Mais ce qui me conquiert définitivement, ce furent les vastes espaces de la Sibérie. La séduction venait de l'étendue elle-même, de l'immensité qu'il fallait dominer et comprendre. « De l'Oural à l'Océan Pacifique », disait l'indicateur que j'avais acheté dans l'un des kiosques de la gare, en même temps qu'une carte de géographie.

Je me mis à étudier le pays avec application, comme si ce voyage était l'accomplissement d'un rêve longtemps caressé.

La moitié de l'Europe, trente fois la France, telle est la Sibérie. Chacun de ses quatre grands fleuves a plus de 3.500 kilomètres de longueur. Hier encore, j'avais du mal à les distinguer les uns des autres et à connaître leur embouchure. Demain j'allais vivre à leurs côtés. La ligne de chemin de fer Moscou-Vladivostok, que j'empruntais à ce moment, a 9.500 kilomètres. Comment peut-on lui comparer la fameuse ligne New-York-San Francisco, qui traverse tout le continent américain avec ses 6.000 kilomètres ?

De toute cette étendue, je n'allais couvrir, au cours des jours à venir, que les 3.273 kilomètres qui séparent Tchéliabinsk d'Irkoutsk. Quel dommage que l'on ne m'ait pas envoyé dans l'Extrême-Orient ! Se trouver sur l'Océan Pacifique, dans le Kamtchatka, dans les îles Laptev, dans l'Arctique, sur la rivière Indiguirka, jeter un regard sur tous ces coins du globe situés aux confins de la terre et qui connaissent actuellement une telle animation, un tel remue-ménage que la « Conquête du Nord » rappelle certains aspects de la découverte de l'Amérique et des Indes !

Hier encore j'étais prêt à affronter la mort pour rentrer en Europe, et maintenant, n'en ayant plus la possibilité, je regrette

tais seulement que la Guépéou m'envoyât au centre de la Sibérie et non en ses confins éloignés. Mais déjà, je cessais de regretter qu'elle m'eût exilé en Sibérie et non en Asie Centrale. Tout le long du trajet de la prison à la gare de Tchéliabinsk je n'avais cessé de me désoler : « Exil pour exil, si seulement c'était en Asie Centrale, avec son soleil éblouissant, ses vives couleurs, ses fruits magnifiques... Se trouver dans la Samarcande de Tamerlan, dans la Bactriane d'Alexandre le Grand, retrouver en plein désert les traces du voyage de Marco Polo de Venise à Pékin, voir les Parthes, les Perses, les Uzbeks des leçons de mon enfance, élucider sur place les mystères de l'Empire de Gengis-Khan, qui tracassent encore les historiens... » J'étais furieux qu'un caprice de la Guépéou vînt substituer à ce conte oriental la Sibérie sauvage, infinie et glacée. Au seul mot de Sibérie, j'avais la chair de poule. Et voilà que je tombais au beau milieu d'une Sibérie riante et ensoleillée. Ce ne fut que plus tard que son terrible hiver allait me devenir familier.

Nous partîmes, me semble-t-il, vers 5 heures  $\frac{1}{2}$ . Ressassant cent fois les mêmes pensées, brisé par les émotions des nuits passées, je ne tardai pas à m'assoupir.

Le bruit du wagon, les conversations, le mouvement me réveillèrent. Il pouvait être environ 9 heures du matin. Le train gravissait l'Oural à travers une région boisée pour aller dans la plaine sibérienne : la matinée promettait une journée sans nuages. Mes yeux s'emplissaient d'une couleur invisible pendant tant d'années : le vert. Ce n'était plus seulement le soleil qui avait l'air de me sourire à travers les vitres du wagon, c'étaient aussi les feuilles ensoleillées qui s'étaient mises à sautiller et à danser. Arrivé au sommet, le train fit halte. Au milieu de la verdure environnante apparut la maisonnette fraîchement repeinte d'une station. Elle était en bois, avec les persiennes et le perron de style russe traditionnel. D'où sortait donc cette maison confortable et quiète au milieu d'un pays bouleversé depuis plus de seize ans par une révolution qui mettait tout sens dessus dessous ? La maison et la station jaillissaient du bois qui les entourait et les submergeait de vert. Après les murs tristes et gris de la prison, cette maisonnette me paraissait

sortir d'un conte de fées, et je n'aurais pas été surpris de voir apparaître le Petit Poucet. Et de fait, toute la vie qui se manifestait autour de la station avait une allure féerique : le bosquet avec ses gamins exubérants, les paysannes qui, ça et là le long de la voie, vendaient du beurre frais, de petites plaquettes entourées de feuilles de bouleau en guise de papier ; tout respirait, sur la toile de fond de cette journée magnifique, un tel calme, une telle proximité de la nature !

On vendait aussi des poulets rôtis. Les voyageurs, les tchékistes et moi nous mêmes à nous promener le long du train et à contempler de près ces richesses, rares en ce temps-là. Nous primes de l'eau chaude pour le thé. Lorsque le train repartit, nous absorbâmes le petit déjeuner. Mon quatrième garde et moi mêmes nos provisions en commun et nous nous invitâmes mutuellement. Je pouvais me déplacer librement dans le wagon, et même descendre aux stations. Mais la surveillance était très étroite. Deux gardes me suivaient toujours comme mon ombre. Cela en devenait même comique. Impossible d'aller aux cabinets sans être immédiatement suivi du chef de l'escorte et d'un soldat. Impossible de vouloir ouvrir la fenêtre sans qu'on se levât immédiatement en même temps que moi.

– Comment voulez-vous que je puisse m'enfuir ? Je ne vais tout de même pas sauter par la fenêtre !

Réponse : « Ce sont les ordres. Nous ne devons pas vous quitter une minute. Nous sommes responsables de vous... »

Le soir, nous approchâmes de la fertile région d'Omsk. Dans le wagon, il n'y avait qu'un seul sujet de conversation :

– Nous arrivons à une station où le pain est en vente libre.  
– Du pain blanc ? En vente libre ? Pour la Russie de l'été 1933, c'était un véritable miracle. A la station même, en pleine steppe, les villageoises offraient des miches de pain à 20 roubles pièce. Sur les conseils d'un voyageur, qui assurait qu'à la station suivante le pain était sensiblement moins cher, je repoussai la tentation. Effectivement, à la station suivante, on ne demandait que 10 roubles pour une boule d'excellent pain blanc pesant un kilo. Je consacrai le dixième des 120 roubles dont je disposais à me procurer une satisfaction rare dans la Russie d'alors.

Au cours de la nuit, le train s'arrêta subitement en pleine steppe.

— «Un déraillement!» se mit à crier dans l'obscurité une voix terrifiée. Ce fut la panique. Les gens se ruèrent hors des wagons. La chose pourtant ne tarda pas à s'éclaircir : ce n'était pas nous qui avions déraillé, mais le train de marchandises qui nous précédait. L'arrêt se prolongea jusqu'au matin. Tandis qu'on débarrassait la voie des débris des wagons, qu'on remplaçait les rails et les traverses, qu'on dégageait les remblais, j'observai l'endroit. La monotonie de la steppe se trouvait interrompue ici par les tentes des bergers kirghises. La plupart avaient la forme d'une cloche. Cette partie de la Kirghisie, en dessous d'Omsk, a été rattachée par l'administration russe à la Sibérie occidentale. Mais les descendants asservis de Gengis-Khan continuent à voir leur patrie et ses frontières naturelles dans la steppe, et ils mènent leurs troupeaux jusque là. Avec leurs chameaux, ils évoquent d'autres deux, d'autres civilisations, d'autres temps. Mais qu'ils ont l'air minable maintenant ! On dirait des Tziganes nomades. Quelle caricature des soieries de l'Orient que leur accoutrement actuel, fait d'un assemblage de loques citadines et de lainages tissés à demeure ! Quelle triste ironie au milieu de ces guenilles que le costume citadin des jeunes Kirghises qui avaient pris place dans le train !

Le lendemain, je cherchai dans les journaux les détails de l'accident. Il avait dû causer des victimes. Mais les journaux n'en parlaient pas.

Le matin, nous eûmes une compensation pour la peur et l'insomnie de la nuit : la boule de pain ne coûtait plus que cinq roubles à la station suivante, et l'on pouvait acheter du lait et des fruits.

Le royaume du pain ne s'étendait toutefois que sur une journée et demie. En arrivant à Novosibirsk, nous entrions déjà dans l'empire de la faim, mais aussi dans celui de l'industrie lourde. Les carcasses des futurs bâtiments attiraient l'attention avant même qu'on entrât dans la ville. Novosibirsk, née en 1893 avec la construction du Transsibérien, s'était développée si rapidement que deux ans après on l'appelait

déjà le « Chicago sibérien ». Elle devint le centre de la Sibérie occidentale après la Révolution. Au cours du Plan Quinquennal, elle se développa de façon presque magique en même temps que la grande région minière et métallurgique qui l'entourait : le bassin de Kouznietsk.

Voici, d'ailleurs, le rythme du développement du Chicago de la Sibérie : en 1893, quelques maisons ; en 1912 : 72.000 habitants ; en 1926 : 120.000 ; en 1939 : 406.000. C'est la plus grande ville de Sibérie.

En l'abordant, comme nous le fîmes, par la traversée de l'Ob majestueux, la ville donnait l'impression d'avoir subi récemment un gigantesque tremblement de terre. Toutes les maisons paraissaient à moitié démolies. En fait, la ville était en pleine fièvre de construction. De toutes parts, ce n'étaient que chantiers bruisants du mélange de la terre et du sable, que murs dénudés de bâtiments en construction, que bétonnières, que ciment et autres matériaux de construction, et, en surimpression, hâte sauvage, intensité forcenée et désordre.

Une foule invraisemblable emplissait la gare de Novosibirsk. Le tableau de hâte désordonnée était le même que sur les chantiers. Les gens avaient mauvaise mine, le teint blême, l'air soucieux, les traits tirés. C'étaient des ouvriers qui venaient ici pour s'embaucher ou qui partaient en quête d'une meilleure place. Ils se déplaçaient avec famille et bagages. Les cris des hommes se mêlaient à la voix perçante des femmes et aux pleurs des enfants. C'était une lutte acharnée pour trouver une place dans les wagons, « une place au soleil ». Quelques hommes cependant, habillés sans recherche, des dames en paletots de cuir, portant une écharpe de soie, et munis de confortables valises, se dirigeaient sans hâte vers leurs places louées ; au milieu de l'agitation intense qui évoquait l'idée d'une fourmilière en désarroi, ces quelques personnes se détachaient avec une netteté presque provocante : c'était la nouvelle élite, industrielle et communiste.

Quelles que fussent les surprises que devait me réserver plus tard la majestueuse et perfide nature sibérienne, une impression ineffaçable ne m'en reste pas moins : en parcourant l'immense

plaine de la Sibérie occidentale, cette Ukraine sibérienne à la fertilité merveilleuse, en considérant les liens intérieurs unissant l'Oural (Magnitogorsk, Tchéliabinsk, Sverdlovsk) et la Sibérie (le bassin de Kouznietsk, Novosibirsk), je perdis à tout jamais l'idée que la Sibérie était un désert glacé et mort. Non, une vie féconde et impétueuse jaillissait ici de chaque fissure, de chaque pore ; elle ne venait pas de la mince superficie de la terre, mais du plus profond du sol, des entrailles mêmes de la terre nourricière. A chaque pas, deux courants se conjuguèrent : un rythme fiévreux de construction qui s'étendait avec frénésie sur toute la superficie, et un déplacement lent et tranquille de toutes les couches d'un continent vierge, issues des profondeurs les plus lointaines. Et tout ce qu'il m'advint de voir et de subir au cours des deux années et demie que je passai en Sibérie ne fit que renforcer cette impression initiale.

...Notre train se déplaçait lentement, avec des arrêts, tantôt dans l'attente d'une correspondance, tantôt pour laisser passer des convois militaires avec de l'artillerie, des chars, de l'aviation, en route vers l'Extrême-Orient. L'invasion de la Mandchourie par les Japonais était déjà vieille d'un an, et l'importance des déplacements de troupes que l'on pouvait observer tout le long du parcours de Novosibirsk à Irkoutsk indiquait assez le degré des précautions prises à la frontière soviéto-mandchoue.

A l'une des grandes stations, Omsk je crois, notre train arrêta non loin d'un train de marchandises qui transportait des paysans « dékoulakisés » et exilés en Sibérie. On pouvait apercevoir par les portes entr'ouvertes des wagons à bestiaux les paysans, féroce­ment condamnés à la déportation. Un détachement de l'Armée Rouge gardait le train et empêchait quiconque d'approcher. Et pourtant, un paysan avait pu adresser la parole à quelqu'un dans la foule. Grâce à la bienveillance d'une sentinelle, il fut possible de faire passer dans le wagon à bestiaux un peu de pain et une bouteille d'eau.

Cet affligeant tableau de la vie populaire fut oublié en un instant à Novosibirsk avec l'entrée dans notre compartiment d'un groupe d'étudiants, pour la plupart des jeunes gens d'une vingtaine d'années, sauf un ou deux qui atteignaient la quarantaine. C'étaient des étudiants de l'Institut technique du Bois



de Krasnoïarsk, qui retournaient là-bas après un stage. Mon escorte ne tarda pas à lier connaissance avec les nouveaux venus. Tout le monde fut bientôt à l'aise, et nous nous mîmes à bavarder sans contrainte, et même à trinquer. Les nouveaux arrivants se comportaient envers moi comme si je faisais partie de l'escorte au lieu d'être son prisonnier. La conversation, après des propos généraux, dévia vers la politique. Sans trop s'engager, on n'en discuta pas moins de Lénine, Trotsky, Staline, l'industrialisation, la collectivisation, en un mot de tout ce qui agitait les esprits à l'époque. Puis, les étudiants entonnèrent des chansons. Les refrains à la mode s'entremêlèrent aux chants populaires et révolutionnaires. Je demandai que l'on chantât la vieille chanson sur la Volga, car elle évoquait pour moi « la grande tristesse du peuple ».

*Volga, Volga, nombreux sont les jours du printemps.  
Tu n'arroses pas autant les champs  
Que l'immense tristesse du peuple  
Emplit notre terre.*

Qu'est-ce que vous lui trouvez donc de si remarquable ? me demanda l'un des étudiants sur un ton provocant.

Elle me semble très caractéristique du peuple russe, c'est une vraie chanson populaire, lui répondis-je,

Oh ! A bas tout ce charabia d'intellectuel ! protesta-t-il. Tout cela, c'est l'affaire du passé. La Russie maintenant accomplit des miracles. Le temps du chagrin et des lamentations est révolu... Attendez encore un peu et vous verrez que le sixième sera l'atout », conclut-il fièrement, voulant dire par là que la Russie, sixième partie du monde à elle seule, ne tarderait pas à en devenir la première puissance. Et pour illustrer son optimisme, il se mit à parler de lui :

Regardez. Moi, par exemple, j'ai 36 ans, et depuis quelques années je m'assieds sur les bancs de l'école. J'étais menuisier. Dans un an je serai ingénieur. J'écris ma dissertation, et elle n'est pas si mal que ça !

Après Novosibirsk, au plus épais de la taïga, surgit tout à coup une sorte de château féérique au milieu des bois, la nou-

velle gare de la station « Taïga » d'où partait, vers le nord, un embranchement de 88 kilomètres jusqu'à Tomsk. La gare resplendissait de tout l'éclat de ses vitres et de sa fraîche peinture céruléenne. Tout en elle annonçait le vestibule de l'Athènes sibérienne : Tomsk. Celle-ci n'est-elle pas la patrie de la première université sibérienne et du célèbre Institut de Technologie ? Quel contraste entre la gare de « Taïga » et les stations suivantes, Angersky et Soudianka, avec leurs bâtisses noires de poussière. La crasse et la saleté de ces stations, elles aussi, portaient témoignage ; du sud jusqu'à la ligne de chemin de fer s'étendait le grand bassin houiller de Kouznietsk.

Il était tard dans la nuit lorsque les étudiants descendirent à Krasnoiarsk. Le destin voulut, je le raconterai plus tard, que je rencontraisse, une fois encore, mon étudiant hautain : son attitude fut alors tout autre et beaucoup moins héroïque.

Abandonnant la montagne et les bois pour traverser, après de longues journées, la région houillère de Tchéremkovsky, notre train finit par atteindre notre but final : Irkoutsk.